

Les foudres de la Julie

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 51

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210015>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Doit le cousin David, de Correvon, pour deux chapeaux de paille et des rubans, 12 batz (18 mai 1808).

Doit M. l'apothicaire Chollet, pour refacture de chapeaux, 10 crutz (1^{er} août 1808).

Nous ne voulons pas allonger cette liste et nous contenterons de citer encore, parmi les clients moudonnois du chapelier Créaturaz les noms suivants : Jacob Trollard, J.-S. Jossevel, Abram Ecoffey, M. Dutoit-Guex, Jacob Chaillat, M. Roberty, J.-L. Becholat, M. Perrot, M. Fa-teber, Abram Ecoffey, M. Duveluz, P. Pahud, régent, M. Dutoit, Ch. Voruz, M. Tacheron, J. Desasan (Desarzens?), J. Poéterlin, Daniel Penguely, M. Detray, M. Dufesse.

En résumé, c'est tout Moudon ou peu s'en faut, qui se coiffe chez Créaturaz. On voit aussi défilier chez lui des gens de Thierrens, de Neyruz, de Correvon, de Combremont, de Granges, de St-Gierges, de Denezzy, de Lucens, de Prachins, et même de Rue et de Morat.

Mais les temps sont durs : on fait beaucoup relaper et l'on achète peu de neuf. Comme on l'a vu, le prix des chapeaux neufs est assez élevé : il varie entre 20 et 65 batz (1 batz = environ 15 centimes). Il s'agit sans doute ici de chapeaux de feutre, pour hommes. Un chapeau d'enfant coûte 18 ou 20 batz.

Pour 5 ou 6 batz on a déjà un chapeau de paille.

Le record du luxe semble avoir été battu par le régent de Lucens, qui payait 65 batz pour un chapeau.

Il serait intéressant de connaître également les prix des chapeaux des moudonnoises d'il y a cent ans et de comparer leurs exigences avec celles de nos dames d'aujourd'hui.

M. HENRIOD.

LA POLITESSE, QUE DEVIENT-ELLE ?

UN journal de Paris vient d'ouvrir une enquête, dans le dessein de renseigner ses lecteurs sur l'état présent de la politesse française. Où en est la politesse française ? Est-elle en décadence ? Est-elle en progrès ?

Un certain nombre d'hommes de lettres ont répondu déjà au journal qui leur posait la question ; et leur opinion formelle, à tous, est que la politesse française est bien malade ; disons mieux : qu'elle s'en va.

Mais ce qui est digne de remarque, c'est que plusieurs d'entre eux n'hésitent point à rendre les femmes responsables de cette décadence. « Si les femmes nous ont, disent-ils, découragés d'être polis — les « femmes élégantes » surtout — c'est que la plupart d'entre elles sont devenues, à l'égard des hommes, d'une incroyable impolitesse ! »

Il est certain que l'habitude de paraître indifférentes à ce geste courtois de l'homme, de ne même pas répondre à son salut — dans un salon, dans la rue ou dans l'escalier — est, parmi les femmes du monde, un peu plus répandue qu'autrefois.

Mais la raison ?

Une Parisienne l'a donnée :

— Votre sexe n'a, monsieur, que les égards qu'il mérite. Si les hommes respectaient en France, la femme qui passe à côté d'eux — s'ils la respectaient *toujours*, comme on la respecte en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, aux Etats-Unis — vous nous verriez moins aliènes. Mais envers vous autres on est toujours sur le qui-vive... Or, une femme bien élevée ne saurait répondre qu'aux saluts qui lui inspirent confiance, et ne saurait sourire qu'aux hommages dont elle ne suspecte point l'intention... Vous comprenez ?

Distraction. — A l'école :

— Je suis très mécontent de vous ; vous écoutez d'une oreille et, de l'autre, vous regardez voler les mouches !

LO MÊTINGUE

Du lo teimps que l'oyé dèvezà de clli Mètingue, mè su de on coup : « Lo premi iadzo que revindra per tsi no, lài a pas de nanf, faut que l'aullo lo guegnf po vère que l'è que clli corps, por quand on ein dèzeve ào cabaret que pouesso dere : « Lo cougnaisso prau, l'è vu ! » Justameint on m'a de l'autr'hi : « Mètingue vint pè Lozena demeindze que vint po volà su lo Lau¹ avoué on certain Tseveliard que vôle la tita ein avau. » Su z'u adan su lo Lau po vère clli monsu Mètingue et pu Tseveliard.

Bon Dieu dau ciè que de dzein : dâi z'hommo, dâi fenne, dâi damuzalle, dâi valottet, dâi galèze gaupe, dâi poute. Se l'avant ti età de la mîma mère ein arâi z'u dâi mene. Mâ n'è pas zu tant lezi de lè vouaîti por cein que l'è oîu dere dè coîte mè : « Vaité Tseveliard. » Et ne man-que pas. On oût tot d'on coup ronâ on affère que sè met à veri, à veri, et pu on bocon de fougère et vaité Tseveliard que sè met à volâ.

Mè crayé que volàve quemet lè z'ozî, mâ diabe la pas : s'aguelhie per dèssu on machine que lài dîant on' *aréoplane*. Pu pas mî vo lo represeint qu'a n'on pucheint prevolet que l'arâi dèvant on bré que vîre. Avoué cein, ie monte drâi en amont, tant hiaut, qu'on sè crayâi adî de lo reçaïdre dèssu la tita. Tote lè fenne l'avant pouaïre que lau tsezeïde dèssu por cein que l'avant de cliiau biau tsapî que met-tant ora avoué dâi plliematse quemet lè dragon dâi z'autro iadzo. L'arâi falu vère lè get que s'avoressant asse grand que dâi falot de pousta po guegnî clli Tseveliard que l'etài dein lè z'air, à tsevu su sa manivella. Lâi fasâi rein que fère : la pice draite, la beteliula, sè verive su la rita, dè côté, su lè piaute ; et pu adî cllia *beteliula droblia* que l'è cein que l'èbahive lo mè lè dzein. N'arè pas età fotu d'ein fère atant quand bin l'età bon de gyme pè l'ècoula. L'a volâ grandtenent ; po fini, la refè dâotrai coup cllia *beteliula droblia* et la redecheindu ein avau su lo prâ. Quin hommo, to parâi ! N'è pas quemet l'assesseu de Rio-Bozon que la tita lài vîre ti lè coup que va su lè liào. Clli Tseveliard, po onna forta tita, l'a onna forta tita.

L'è atteinu oncora on momeint po vère volâ Mètingue, mimameint que i'è demandâ à mon vezin quand voliàve volâ. S'è fotu de mè. L'avâi bin dè quie, clli tserpenâ ! Câ l'etài asse tserpenâ que lo bocan à Brediet. M'a tant mourgâ que i'è fotu lo camp sein atteinde la fin et su z'u medzi la fondue ào « Français », iò dîant que la fant tant bouna. Justameint i'è trovâ lè on monsu que l'a z'on zu età michenèro dein l'é-tranzî et m'a de dinse :

— Eh bin ! clli mètingue l'etài bin biau à vère ?

— Mètingue n'a pas volâ, que lài dio. Mâ, oî bin Tseveliard, que l'a fè dâotrai coup la beteliula droblia. Lo mondo l'a prau guegnî. Mimameint que cein m'a fè peinsâ à vo.

— Porque à mè ?

— Oî, ie mè dezè dinse : Ne crayo pas que ti lè michenèro et lè ministre de tota la terra, du la création, n'ant jamé fè atant levâ lè get ào ciè quemet clli Tseveliard.

MARC A LOUIS.

SERAIT-CE UN MYTHE ?

Napoléon fantôme. ²

III. (Fin).

⁹⁹ On nous dit que ce chef de tant de brillantes armées avait parcouru glorieusement les contrées du Midi, mais qu'ayant trop pénétré dans le Nord, il ne put s'y maintenir. Or, tout cela caractérise parfaitement la marche du soleil.

¹ Sur les Plaines-du-Loup.

² « Comme quoi Napoléon n'a jamais existé », par J.-B. Pérès, bibliothécaire de la ville d'Agen.

Le soleil, on le sait bien, domine en souverain dans le Midi, comme on le dit de l'empereur Napoléon. Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'après l'équinoxe du printemps le soleil cherche à gagner les régions septentrionales, en s'éloignant de l'équateur. Mais au bout de *trois mois* de marche vers ces contrées, il rencontre le tropique boréal qui le force à reculer et à revenir sur ses pas vers le Midi. En suivant le signe du Cancer, c'est-à-dire de l'*Ecrevisse*, signe auquel on a donné ce nom (dit Macrobe) pour exprimer la marche rétrograde du soleil dans cet endroit de la sphère. Et c'est là-dessus qu'on a calqué l'imaginaire expédition de Napoléon vers le Nord, vers Moscow, et la retraite humiliante dont on dit qu'elle fut suivie.

Ainsi, tout ce qu'on nous raconte des succès ou des revers de cet étrange guerrier, ne sont que des allusions relatives au cours du soleil.

¹⁰⁰ Enfin, et ceci n'a besoin d'aucune explication, le soleil se lève à l'Orient et se couche à l'Occident, comme tout le monde le sait. Mais pour des spectateurs situés aux extrémités des terres, le soleil paraît sortir, le matin, des mers orientales, et se plonger le soir, dans les mers occidentales. C'est ainsi, d'ailleurs, que tous les poètes nous dépeignent son lever et son coucher. Et c'est là tout ce que nous devons entendre quand on nous dit que Napoléon vint par mer de l'Orient (de l'Égypte), pour régner sur la France, et qu'il a été disparaitre dans les mers occidentales, après un règne de douze ans, qui ne sont autre chose que les douze heures du jour, les douze heures pendant lesquelles le soleil brille sur l'horizon.

Il n'a régné qu'un jour, dit l'auteur des *Nouvelles Messéniennes*, en parlant de Napoléon ; et la manière dont il décrit son élévation, son déclin et sa chute, prouve que ce charmant poète n'a vu, comme nous, dans Napoléon, qu'une image du soleil ; et il n'est pas autre chose ; c'est prouvé par son nom, par le nom de sa mère, par ses trois sœurs, ses quatre frères, ses deux femmes, son fils, ses maréchaux et ses exploits ; c'est prouvé par le lieu de sa naissance, par la région d'où on nous dit qu'il vint, en entrant dans la carrière de sa domination, par le temps qu'il employa à la parcourir, par les contrées où il domina, par celles où il échoua, et par la région où il disparut, pâle et *découronné*, après sa brillante course, comme le dit le poète *Casimir Delavigne*.

Il est donc prouvé que le prétendu héros de notre siècle n'est qu'un personnage allégorique dont tous les attributs sont empruntés du soleil. Et par conséquent Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses, n'a pas même existé, et l'erreur où tant de gens ont donné tête baissée vient d'un *quiproquo*, c'est qu'ils ont pris la mythologie du XIX^e siècle pour une histoire.

P. S. Nous aurions encore pu invoquer, à l'appui de notre thèse, un grand nombre d'ordonnances royales dont les dates certaines sont évidemment contradictoires au règne du prétendu Napoléon ; mais nous avons eu nos motifs pour n'en pas faire usage.

LES FOUDES DE LA JULIE

AUDIUSTE n'est pas très heureux en ménage. Sa femme, la Julie, lui fait des scènes le jour durant et va même parfois jusqu'à le frapper. Le pauvre Audiuste supporte avec résignation son martyre.

Appelé pour affaire à Lausanne, par un cousin, Audiuste est tout heureux d'échapper un jour à ses tourments.

Il aperçoit dans le bureau de son parent un appareil téléphonique. Il sait vaguement à quoi ça sert, mais il n'en a jamais vu.

— Quesse que c'est que cette mécanique ? demande Audiuste.

— C'est le téléphone. Bien commode. Avec ça on peut causer avec quelqu'un situé à des centaines de kilomètres et on l'entend comme s'il était près de soi.

— Bah !

— Voulez-vous en juger... Il y a bien un téléphone dans votre village ?

— Je crois que oui.

— Et bien, nous allons faire demander votre femme et vous lui parlerez.

— Ma femme ? Mais je tiens pas du tout à lui parler. Je suis si tranquille ici.

— Mais si, mais si, vous allez voir.

— Pour sûr qu'elle va trouver moyen de me disputer, pour peu qu'elle soie de mauvaise humeur !

Le cousin demande la communication, garde le récepteur à l'oreille et au bout de quelques instants d'attente, appelle Audiuste.

— Voici votre femme, venez vite lui parler.

Sans montrer aucun enthousiasme, Audiuste approche le cornet de son oreille, après lui avoir jeté un regard qui signifiait : « Elle va encore me crier après là-dedans. » Puis il entame ainsi la conversation :

— C'est toi, Julie ?

Au même instant, un orage, qui menaçait, se déclare. Un formidable coup de tonnerre éclate, si proche que, par les fils du téléphone, le paysan reçoit une forte commotion qui l'envoie rouler à terre.

Il se relève et, de sa voix douce, qui tremble un peu, il dit à son cousin :

— Je vous l'avais bien dit ! Vous voyez, la Julie n'est pas de bonne.

Félicitations. — Tout dernièrement, le *Lausanne-Artistique* avait ouvert un concours littéraire et musical. Le jury, présidé par M. Gustave Krafft, était composé de MM. Georges Jaccottet, auteur de la *Défense du Foyer*, Eugène Ropin, critique musical, Henri Stierlin, compositeur de musique, Roth-de Markus, directeur du « Lumen », A. Huguenin, directeur du *Lausanne-Artistique*.

Au nombre des concurrents primés, nous avons eu un très vif plaisir à trouver un collaborateur du *Conteur*, M. César Amstein (B. Stenna), pour un épisode en vers, en deux actes, *Soir de Rome*. Nos bien sincères félicitations.

L'ÉTERNEL REFRAIN

QUELQUE défavorable à notre époque que puisse être une comparaison avec le « bon vieux temps » de nos grands-pères, ceux-ci ne connaissaient pas leur bonheur. Au tableau qu'ils faisaient de leur temps, c'était à croire qu'il ne valait guère mieux que le nôtre.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. L'homme, les yeux tournés vers l'avenir, qui, le plus souvent, est le but de tous ses efforts dans le présent, ne cesse de se lamenter sur la disparition du passé.

De tout temps, le passé s'est paré d'une sorte d'auréole qui fait tort au présent et du prestige de laquelle nous sommes éblouis.

Preuve en sont les lignes suivantes, extraites d'un article de M. Eugène Mottaz, publié jadis dans la *Revue du Dimanche*, sous le titre : « Le Pays de Vaud au siècle passé ».

* * *

On entend tous les jours des personnes se plaindre du présent et regretter ce qu'elles appellent le *bon vieux temps*.

Dans le temps, dit le campagnard, les champs produisaient davantage, on n'avait pas autant de peine à nouer les deux bouts, on n'était pas obligé d'emprunter, on payait moins d'impôts.

Autrefois, dit le riche, nous étions plus heureux et plus tranquilles, notre fortune nous permettait de vivre plus largement, nous n'étions pas harcelés à chaque instant par les percepteurs d'impôts, nous jouissions d'une considération plus grande que maintenant.

Dans le vieux temps, dit le pauvre, on était plus compatissant à notre égard, le riche était moins méprisant, moins égard de son argent. L'ouvrage est rare et on ne nous dit même plus bonjour quand on nous rencontre.

Tous se plaignent des progrès du luxe, de la perfidie des hommes, etc.

Dans tous les temps on a considéré le passé comme ayant été plus heureux que ne peut l'être le présent, sans penser que chaque époque a son genre de corruption, ses défauts, ses vi-

ces, ses travers ; sans penser aussi que les modes changent, que les coutumes se modifient, que les sociétés se transforment continuellement, mais que l'homme reste le même.

Nous nous plaignons du présent, nous regrettons le passé. Nos pères ont fait de même ; la génération qui s'élève fera comme nous.

Écoutez ce que disait le célèbre médecin vaudois Tissot dans la seconde moitié du siècle passé :

« Plusieurs ordres de gens qui se servaient eux-mêmes il y a trente ans se font servir aujourd'hui. Ceux qui allaient à pied vont à cheval. Ceux qui allaient à cheval vont en voiture, et les derniers artisans ne voyageront bientôt plus que dans des carrosses bien liants... Les enfants se ressentent des maux des pères. Nos aïeux ont commencé par s'écarter un peu du genre de vie le plus salubre ; nos grands-pères sont nés un peu faibles, ont été élevés plus mollement, ont eu des enfants encore plus faibles qu'eux, et nous, quatrième génération, nous ne connaissons plus la force et la santé que chez les vieillards octogénaires ou par oui-dire. »

Que disait en 1717 Nicolas-Samuel de Treytorrens dans sa très curieuse *Lettre missive écrite à Leurs Excellences de Berne, en Suisse, par un de leurs sujets ?* Voici :

« Autrefois, on voyait des domestiques rester quinze à vingt ans chez leurs maîtres. A présent, à peine y demeurent-ils seulement un an ou deux ; au contraire, plusieurs maîtres ou maîtresses en changent trois à quatre fois durant une année... Il m'arriva, l'été dernier, de me trouver dans une certaine ville le jour d'une fête. Comme je retournais à mon logis, je rencontrai en chemin un vieux paysan du voisinage qui me dit : « Monsieur, voyez-vous bien tout ce faste, cet orgueil ; à peine ai-je atteint l'âge de soixante-quinze ans, mais je vous puis dire avoir connu le temps, que dans cette ville on ne voyait encore rien de toutes ces choses. Les femmes de condition allaient tout simplement, les femmes de bourgeois à peu près comme celles des paysans d'à présent. On ne voyait encore ni perruques, ni coiffures, ni tabac, ni ces breuvages nouveaux. Je ne sais quelquefois si je suis entré dans un autre monde ou si le monde s'est renversé en voyant comme toutes choses ont si fort changé en si peu de temps. » Et Treytorrens termine comme beaucoup de personnes le font aujourd'hui en disant : « Quelle vanité de voit-on pas aussi à l'égard des bâtiments, meubles, jardins de plaisance et autres ! Tout le vieux ne vaut plus rien et est en dégoût. Il faut maintenant tout à neuf et selon la mode. »

En 1607, les registres des Conseils de Genève renferment déjà cette plainte du présent : « Le luxe est si grand dans la ville qu'on ne peut discerner les gens de qualité d'avec les roturiers et les mécaniques. »

Un vitrail qui se trouvait dans la maison du poète bernois Nicolas Manuel porte une inscription où l'on voit converser un vieux et un nouveau confédéré.

« Vieux confédéré, dis-moi donc comment tu as fait ton bonheur.

— Mon cher, répond-il, je vais te le dire : Crainte de Dieu, bonne foi, simplicité, voilà quelle était notre étoffe. Bienveillants, humbles mais sans bassesses, unis ensemble, méprisant le bien mal acquis, prompts à défendre tous gens de bien, voilà ce qui nous donna bonheur et gloire. Pour ce qui est du bon marché, on fait chez vous grands frais d'épices, safran, canelle, muscade ; c'est encore soie, damas, velours, choses que nous tenions en peu d'estime. Et tous ces plats *velches*, melons, perdrix, cailles et chapons, claret, hypocras, malvoisie, muscat et les grands festins à la mode des *velches*, on n'en voyait pas parmi nous. Tu replantes dans le pays ce que nous en avions extirpé ;

grands airs, violence, tout l'est moyen de l'enrichir ; peu t'importe d'où te vient l'argent, tu le prendrais du diable ou de l'enfer. L'argent était notre valet ; il est ton maître aujourd'hui. Veux-tu être heureux à peu de frais ? défais-toi de tes mauvaises mœurs et prie Dieu qu'il te pardonne les péchés. »

Le réformateur vaudois Viret ne disait-il pas déjà au commencement du XVI^e siècle ce qui suit :

« Il n'y a si petit marchand qui ne veuille contrefaire le gentilhomme. Il n'y a si méchant coquin qui ne veuille porter le bonnet de velours et avoir tapis et vaisselle d'or à sa maison, ou, s'il ne le peut avoir, il s'adonnera à toutes cautelles, tromperies et mauvaises pratiques pour y parvenir comme les autres. J'ay contemplé l'état des laboureurs, des paisans, artisans et hommes mécaniques... mais ay été tout estonné de voir leurs ruses, finesses, déloyautés, tromperies et larrecins. Quant aux mœurs et à la manière de vivre, j'ai bien peu trouvé de ces bons anciens qui eussent retenu cette simplicité, innocence et preud'hommerie de l'âge d'or et d'argent. Je n'y ay vu que fer et airain. »

Si l'on remonte au moyen âge, en entend les mêmes critiques du présent, les mêmes illusions sur le passé.

* * *

Puisse cette constatation nous consoler des déboires du temps présent, en nous laissant supposer que nos petits neveux se lamenteront sur sa disparition.

Distractions arithmétiques.

Nous avons reçu encore trois solutions à notre dernier problème (M. Thiers). Ce sont celles de M. Jules Bron, à Lausanne ; de M. Ernest Pellaux, cafetier, La Praz ; de M. A. Roulier, à La Rippe.

M. A. Roulier veut bien aussi nous communiquer un autre problème, que voici :

« A quel âge est mort un homme, sachant que son enfance forme $\frac{1}{4}$ de son existence ; son adolescence $\frac{1}{12}$; sa jeunesse $\frac{1}{7}$, que, 5 ans après, sa femme lui donna un fils qui n'atteignit que $\frac{1}{2}$ de l'âge de son père et que celui-ci survécut de 4 ans à son fils ? »

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 21, en matinée : *La Demoiselle de magasin*, comédie en 3 actes de Fonson et Wicheler. — En soirée : *La Rue du Sentier*, comédie en 4 actes, de Decourcelles, et *Un tout petit voyage*, comédie vaudeville en 2 actes et 3 tableaux, de Mirande.

Mardi 23, 1^{re} représentation populaire.

Jeudi 25 : Relâche (Noël)

Vendredi 26 : *Le Maître de Forges*, de G. Ohnet. Location au Théâtre. — Téléphone 10.32.

* * *

Kursaal. — En dehors du programme de ciné, qui est de tout premier ordre, avec le « Pathé-Journal », John Tom et Miss Baby, deux excentriques réputés ; Léo, ventriloquiste et ses poupées, la brillante danseuse l'Éclipse, avec son danseur,

Enfin, comme attraction sensationnelle, M. Lansac s'est assuré l'exclusivité des fameux films : « Le roman de Carpentier », joué par le célèbre boxeur, vue qui a fait courir tout Paris, et enfin le dernier match Carpentier-Wells.

La vue de ce combat est absolument parfaite de netteté et de détails.

Matinées avec ce programme samedi 20, dimanche 21, mercredi 24.

Exposition Herzog. — Au 3^{me} étage des grands magasins de l'*Innovation*, rue du Pont, est actuellement visible une très intéressante et très nombreuse exposition d'œuvres de feu le peintre Herzog. Cette exposition mérite vraiment une visite.

Draps de Berne et milaines magnifiques. **Toilerie** et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gygax**, fabricant à **Bleichenbach**.

Amis de la nature et de la bonne peinture, rendez-vous tous aux Galeries du Commerce. Exposition de peinture, aquarelles, dessins. — Ch. Rambert, Fréd. Rouge G. Flemwel. Entrée gratuite.

Rédaction : Julien MUNNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.